

Revue Politique et Littéraire

LE REVEIL

POLITIQUE—LITTERATURE—THEATRE—BEAUX-ARTS

VOL 4

MONTREAL, 16 MAI 1898

No. 88

SOMMAIRE

Remerciements, A. Filiaitreault — Circulaire du RÉVEIL, Document "fin-de-siècle," par LE REVEIL — Dégommés, Pierre Lerouge — Halte-là! Catholique — Economie, Typo — La Charité Simplex — Les Polissons, Libéral — Vérité et Vraisemblance, Rieur — Un drôle de citoyen, Canadien — Les Comités électoraux, Electeur — Autre temps, autres formules, Cannuck — Distingo! Victime — Contes de la primevère: Récit du moine, Jean Lorrain — Sur le pouce: l'art dramatique dans les Highlands, Georges Auriol — Scrupules, Octave Mirbeau — Feuilletton: Rome, (Suite) Emile Zola.

REMERCIEMENTS

Nous adressons aujourd'hui nos remerciements les plus sincères à nos abonnés qui se sont empressés de répondre à notre appel de la semaine dernière. Ils ont compris que c'était le vrai moyen de propager le journal et d'aider à son efficacité. Ceux qui sont encore en retard sont priés de suivre ce bon exemple.

La commande importante de notre correspondant, anonyme de Québec est remplie et les destinataires recevront leurs copies mercredi, le 20 courant.

A. FILIATREULT.

Samedi soir, le 23 mai, réunion des collaborateurs du REVEIL, au lieu ordinaire, à neuf heures.

Tous sont spécialement invités à assister à cette réunion qui promet d'être très intéressante par la diversité des manuscrits qui seront lus et devront être approuvés avant publication.

Qu'on ne l'oublie pas.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal. Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

CIRCULAIRE DU "REVEIL"

DOCUMENT "FIN-DE-SIECLE"

Mes chers et bien aimés lecteurs, —

Dans nos précédents articles, Nous nous sommes élevés avec force contre certains membres du haut et du bas clergé, coupables de menaces graves envers le bon sens, la logique et les droits des citoyens.

Nous espérions que nos avertissements salutaires suffiraient pour faire rentrer dans le devoir ceux qui s'en étaient écartés, dans leurs projets illégaux, sans qu'il fût nécessaire de recourir aux mesures rigoureuses.

Malheureusement, on a répondu à Nos articles pleins de sagesse par le mépris, le refus de renoncer aux projets liberticides prémédités contre la société tout entière. Les journaux et les feuilles vendus au clergé ont versé sur Nous de nouvelles insultes, usé d'un persiflage cynique à l'adresse du Peuple, et annoncé la publication prochaine d'un mandement épiscopal mis à l'index des bonnes mœurs politiques.

C'est pourquoi Nous nous voyons aujourd'hui dans la pénible nécessité de sévir et de prendre des mesures plus efficaces pour protéger le Peuple (*vulgum pecus*) contre les attaques de ceux qui veulent le diviser pour l'exploiter.

Le gros bon sens, la droiture et l'esprit sain invoqués, Nous condamnons, en vertu de Notre autorité, issue de Notre sollicitude, le mandement collectif des évêques dont la publication a été faite dans Notre Province, et Nous défendons formellement à tous les lecteurs du REVEIL sous peine de refus d'un abonnement, de lire, de recevoir, de garder en dépôt, de propager et de tenir compte de ce mandement dangereux et malsain dans ses tendances.

Sera la présente circulaire lue et publiée dans les bonnes familles, par les soins du chef de la maison, le premier jour après sa réception.

Nous demeurons, chers abonnés et collaborateurs, votre tout dévoué en progrès politiques.

"LE REVEIL,"

Organe archi-libéral de Montréal.

DEGOMMES

J'ai connu un bohème dont l'habitude était de se précipiter vers tout rassemblement qui semblait indiquer un accident récent.

Quand je lui demandais la raison de cet empressement macabre :

— C'est, me disait-il, que j'espère toujours reconnaître dans la victime un de mes créanciers !

Ma férocité ne va pas, je l'avoue, jusque là ; je ne voudrais pas, par crainte, sans doute, de représailles, souhaiter la mort du pécheur ; n'empêche que chaque cyclone politique me procure une douce jouissance, et que je m'empresse de chercher, sous les décombres dont il a jonché le sol, si je ne trouverais pas quelque bilette dont la déconfiture me ferait joyeusement rigoler.

Jamais la chance ne m'a autant favorisé par exemple, que depuis quinze jours.

Deux écroulements simultanés : l'un à Ottawa et l'autre à Québec, et tous deux avec une victime de haut goût : à Ottawa, Sir Adolphe Caron, et à Québec, l'hon. T. C. Casgrain.

Au moins, voilà des écrasés qui sortent du vulgaire ; voilà des cadavres qui sentent bon.

Mais quelle chose étrange que le sort d

ces deux hommes, si bien appareillés pour tomber ensemble !

Tous deux hâbleurs, insolents, bravaches, écrasants pour les humbles, plats devant les forts.

Ces chevaliers du monocle, dont la physionomie même avait un air de parenté, dont les manières sentaient une école unique, avaient réussi à s'imposer par leur audace et leur mépris de l'opinion publique.

Sir A. P. Caron, en acceptant en plein parlement la responsabilité de la transaction Beemer, et en se déclarant prêt à recommencer.

L'hon. T. C. Casgrain, en prenant l'initiative de procédures criminelles impuissantes contre l'hon. H. Mercier, lorsque personne n'osait porter au lutteur vaincu ce coup dont il devait mourir, quoiqu'innocent.

Eh bien ! ces deux hommes sont descendus le même jour et du même coup.

Le temps des audaces est passé pour la politique canadienne ; nous sommes tombés de l'école Macdonald dans l'école castor.

Elles sont finies les brillantes envolées du Vieux Chef, disant avec confiance : " Le peuple crie, mais il votera ! "

Nous en sommes réduits à la vilaine politique d'évêchés et de sacristies, de monastères et de couvents. On ne marche plus, on rampe ; on n'agit plus, on dit des chapelets ; on ne parle plus, on fait des mandements.

Voilà pourquoi on n'a plus besoin de ce que l'on appelle en langage électoral vulgaire, mais expressif : *Les grand' gueules !*

Non pas que nous voyions dans le changement un avantage pour le pays, car nous mettons, au point de vue de l'habileté et de l'activité, Sir A. P. Caron à cent piques au-dessus de M. Angers, et M. Casgrain à

deux cents au-dessus de M. Taillon. Quant à l'honnêteté, nous ne les froisserons pas en leur disant que, sous ce rapport, ils se valent tous.

Mais, enfin, cela fait plaisir de voir tomber au rang des dégomés ces bruyants météores ; c'est une instruction pour le peuple de lui montrer le son qu'il y a dans le ventre de la poupée, le vide des grandes réputations.

L'électorat se rend mieux compte de la futilité de ses emballements, lorsqu'il voit les partis gonfler et dégonfler devant lui les pantins auxquels on fait jouer la grande pantomime nationale.

Ce qui est drôle, par exemple, c'est d'étudier la tenue des dégonflés.

Tous affectent une suprême indifférence et, d'un air dégagé, annoncent qu'ils sont sortis du cabinet pour prendre l'air et afin de pouvoir emporter un comté pour le gouvernement fédéral.

Cette attitude-là est assez crâne ; mais ceux qui la prennent sont de faux crânes.

Que voyons-nous, en effet ?

Sir A. P. Caron se présente dans Dorchester, et l'hon. T. C. Casgrain dans le comté de Québec.

Or, les candidats qu'ils combattent dans ces deux comtés sont : M. Vaillancourt et M. Frémont, qui, tous deux, ont voté, contre les libéraux, avec le gouvernement sur la question du Remedial order.

C'est ce que nos deux dépités appellent aider : Sir Charles Tupper !

Un seul a eu un moment de tenue, un mot drôle qui lui fera pardonner bien des choses.

Sir A. P. Caron, débarqué à Québec, après son balayage d'Ottawa, rencontre dans la rue Tom Chase Casgrain sortant du Parlement, son congé dans la poche.

Les deux dégomés se regardent :

— " Quel joli groupe nous ferions ! " s'écrie Sir Adolphe.

Il est à regretter qu'un photographe ne se soit pas trouvé là pour fixer à jamais cette mémorable rencontre.

PIERRE LEROUGE.

HALTE-LA !

Il faut mettre un terme au jeu dangereux qui a cours sous nos yeux et ne tend rien moins qu'à étouffer le seul droit que nous possédions jusqu'ici, à l'abri des envahissements du clergé : le droit de représentation.

Notre clergé, qui nous a tout pris, vient de mettre la main sur ce dernier bien. Allons-nous le laisser faire, ou mettre le holà ?

La question en est là.

Voilà le grave problème qui motive notre effroi.

Un jeune évêque parcourt en ce moment la Province de Québec, circulant de paroisse en paroisse, et s'installant au lieu de la prière pour soulever la haine et la discorde parmi ceux qui l'écoutent.

Mais il fait plus encore, il nie jusqu'à l'essence même de notre constitution, et la foule aux pieds devant les populations éfarées.

Monseigneur Langevin n'a-t-il pas l'audace de se poser en représentant civil du Manitoba de race française, de s'attribuer un mandat gratuit, de poser aux vrais représentants du peuple des conditions, de leur faire des menaces, de dicter des lois aux ministres, le tout comme représentant — *self-appointed* — du Manitoba.

Ah, ça ! qu'est-ce donc que cet évêque qui vient nous faire ici la loi, nous imposer ses volontés ? Qui l'a nommé ? Qui représente-t-il ?

La réponse est bien simple :

Dans son diocèse, Mgr Langevin est une autorité ecclésiastique dont les devoirs et les droits purement spirituels sont définis par des règles strictes et immuables, et que les catholiques sont tenus de respecter au spirituel.

Mais, en dehors de son évêché, en dehors de St-Boniface, Mgr Langevin n'est rien et ne représente au public qu'un petit manitobain en voyage.

Prétendre représenter le peuple ; allons donc !

Le peuple a ses représentants légitimement choisis et légalement élus ; ce sont ses députés qui ont le droit de parler au nom des manitobains, et non pas un évêque choisi sous le boisseau, en convention secrète.

Arrêtons-là le mal.

Ne permettons pas aux évêques d'usurper, haut la crosse, des mandats de représentants populaires que l'électorat ne veut pas leur donner.

Le peuple canadien consent bien à être gouverné par les hommes qu'il a choisis ; mais il ne voura jamais confier ses destinées à un gouvernement choisi au milieu de l'intrigue, de la calomnie, de la haine et de l'envie ecclésiastiques.

Il vaut mieux couper court de suite à ce plan de théocratie rêvé par un petit ambitieux dont la mître aurait besoin d'être consolidée avec un peu de plomb.

Cessez de parler au nom du peuple, monsieur l'évêque ; parlez au nom du clergé, qui a fait son affaire de cette question des écoles et compte y retrouver sa prébende ; parlez au nom de vos collègues qui ont peur de voir se détacher une pierre nouvelle de leur piédestal ; mais ne parlez pas au nom du peuple !

Le peuple vous le défend !

CATHOLIQUE.

ECONOMIE

Le RÉVEIL prend son bien où il le trouve, ce qui est la meilleure façon de ne jamais manquer de rien et de varier souvent ses plaisirs.

Ainsi, aujourd'hui un peu de politique ne nous déplaît pas ; d'ailleurs, tout le monde en fait. Ah ! entendons-nous, il s'agit de politique comparative, très comparative. Mais nous sommes en pays neuf, et ce n'est qu'en comparant que nous nous instruirons.

Ainsi, nous avons établi à Ottawa une imprimerie nationale qui n'a été, depuis sa venue au monde, qu'une source d'ennuis et de déboires pour le gouvernement, sans compter les sommes énormes qui s'y engloutissent.

Cette voracité budgétaire a toujours ému ceux qui ont étudié la question en hommes pratiques, et, au moins, il s'est trouvé des gens pour admettre, dans un rapport qui, d'ailleurs, est resté secret, que certaines imprimeries officielles étaient exploitées par ou pour des gouvernements, non seulement sans perte, mais encore avec bénéfice.

Le meilleur exemple est celui de la France, et nous allons le citer, car il nous fait toujours plaisir, quelque peine que puissent éprouver les cafards, de faire ici l'éloge de notre vieille mère-patrie.

En France, l'Imprimerie nationale n'est pas seulement un établissement ; c'est une institution. Et, si l'on considère le savoir, la capacité d'une partie de son laborieux personnel, on serait tenté de l'appeler un Institut.

Un Institut doublant une usine Cette usine typographique est celle où s'imprime en partie l'immense paperasserie gouvernementale. Naturellement elle se fait payer ses travaux par l'Etat — papier, impression, et le reste. Or, c'est ici qu'apparaît le côté économique de la question ; côté intéressant, original et terriblement controversé, côté quasi-socialiste ! Car ce n'est pas d'hier qu'on a accusé l'Imprimerie nationale de France de faire du socialisme d'Etat !

Elle s'arrange avec l'Etat, son client, comme celui-ci s'arrangerait avec n'importe quel imprimeur, mais en faisant bénéficier le dit client d'un

meilleur marché d'environ quinze pour cent par rapport à l'industrie privée.

Moyennant quoi l'Imprimerie nationale subsiste par ses propres ressources. Non seulement elle ne coûte rien au budget — unique et phénoménale exception en matière de services publics — mais, au contraire, elle lui rapporte.

Elle paye les salaires de ses ouvriers et ouvrières — cinq cent mille dollars, environ — et les émoluments de son personnel. Elle assure à ses employés des pensions de retraite, tout comme l'Etat, et elle a pour eux une caisse de secours. Elle répare et améliore ses bâtiments et installation, entretient et accroît son immense outillage ; elle marche sur un fonds de roulement d'un chiffre imposant... Et toutes ces dépenses faites, sans avoir absolument rien reçu de l'Etat à titre de subvention, d'allocation, ni de crédit sous aucune forme, l'Imprimerie nationale, *qui ne doit faire aucun bénéfice*, verse annuellement au Trésor un boni de plus de 100,000 francs.

Il est vrai qu'elle n'est pas grevée de frais de loyer, ayant été originairement dotée d'un logis par le gouvernement, et qu'elle ne paye point d'impôts. C'est ce que n'a pas manqué de lui reprocher l'industrie privée qui, à diverses reprises, a revendiqué contre elle.

Mais si l'Etat ne lui fait payer ni loyer, ni impôts, il exige d'elle pour plus de 100,000 frs par an de travaux gratuits — impressions scientifiques ou de haute érudition, Bulletin des lois et de la Cour de Cassation — et il empoche ses 100,000 francs et plus de boni. Charges qui compensent, ce semble, les frais généraux dont l'Imprimerie est exonérée.

Qu'est-ce qu'on pense d'un système comme celui-là, et ne croit-on pas qu'il serait temps de l'envisager à Ottawa en remplaçant à l'Imprimerie les politiciens et les amateurs par des hommes d'affaires ?

TYPO.

PERSÉVERANCE.

Aux grands maux les grands remèdes. La consommation, à son début cède invariablement à l'emploi persévérant du *Baume Rhumal*. 25 cts partout.

LA CHARITE

St Paul a défini la charité en ces termes :

“ La charité est patiente et pleine de bonté ; elle ne connaît point l'orgueil, ni l'insolence, ni l'envie ; elle ne cherche point son intérêt, elle ne s'aigrit point, elle ne soupçonne point le mal, elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité ; elle excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout ; la charité est la plus grande des vertus : elle est au-dessus de la foi et de l'espérance.”

Voilà une définition splendide de cette vertu que nous connaissons si bien, au moins de nom.

La charité est un don naturel, un sentiment inné dans le cœur de l'homme, et qui ne dépend ni des temps ni des lieux. C'est dire que le clergé qui a fait de la charité la base de son enseignement (et non pas de ses pratiques) n'en a pas le monopole, et ce serait une grave erreur de croire qu'on ne peut être charitable sans être exagérément dévôt.

Nos excellents prêtres et nos bons religieux, qui nous prêchent la charité avec tant de zèle, pratiquent cette vertu avec une ardeur telle que le dénombrement de ces saintes âmes, et l'énumération des établissements et des œuvres qu'ils gèrent suffisent pour donner aux étrangers de singulières illusions sur notre état social.

Les vulgaires laïques pensent que la charité doit animer tous les hommes justes, toutes les âmes généreuses ; que son but est évidemment le bonheur du genre humain, et qu'elle appelle à la consolation, à la paix, au bonheur, ceux qui paraissent être fatalement exclus de ces jouissances légitimes.

Et ces profanes trouvent une grande joie à obéir aux impulsions de la charité elle-même.

Mais, lorsque la charité est exercée par le clergé, elle prend de l'ampleur. Il ne s'agit plus de donner, il s'agit de recevoir ; il ne s'agit plus de se sacrifier aux autres, il s'agit d'exploiter les autres.

— Non ?... Vous dites non ?...

Eh bien, voyez le dernier exemple de la charité cléricale à Montréal : l'hospice Auclair.

Qui a tout le mérite de cette fondation ? M,

le curé de St-Jean-Baptiste, qui y a attaché son nom.

Qui a payé pour construire et doter cet hospice ?—Tout le monde, excepté lui.

Entendons-nous, pourtant. Nous ne disons pas que M. le curé Auclair n'a pas consacré de son temps et de son pécule à l'entreprise, car nous n'en savons rien ; mais, dans tous les cas, alors que les fidèles faisaient des sacrifices et des dons, il faisait, lui, le digne homme, un bon placement. C'est, du reste, de tradition chez les professeurs de charité, dont on connaît la formule : Charité bien ordonnée, etc.,

Or, l'hospice Auclair, qui a été édifié par la masse, semble n'appartenir qu'à M. Auclair. Cet hospice, comme les établissements de ce genre, paraît destiné à donner asile aux détreffes humaines, à recueillir des malades, des vieillards, des gueux. Eh bien, pas du tout ! On a aménagé dans ce grand bâtiment des appartements somptueux où l'on reçoit, à titre de pensionnaire, les heureux de ce monde qui ont le moyen de se faire dorloter dans la paix du Seigneur, et dans les grands prix. Au lieu d'occuper une maison en ville, comme naguère, on se réfugie à l'hospice Auclair, qui ne tardera pas à prendre les allures d'un hôtel fashionable. On paie un bon prix, mais c'est à forfait, et l'on est débarrassé de tous les soucis, de tous les détails compliqués qui s'ajoutent aux soins délicats d'une gérance d'habitation.

On trouve tout, à l'hospice Auclair, avec de “ la belle argent ” : le boire, le manger, le dormir.

Le prix de la pension est toujours en rapport avec les moyens pécuniaires de celui qui la réclame.

— Monsieur, le prix de la pension complète pour vous, Madame et Mademoiselle, est de \$150 par mois.

— N'est-ce pas un peu cher ?

— Un peu cher ! Ah ! Votre Excellence ne songe pas à tous les avantages que je lui vends. Songez à ce que vous coûte l'entretien de votre maison, et comparez avec mon prix.

— Au fait, c'est vrai ; et puis, en me retirant dans votre saint établissement, j'accomplis une bonne œuvre et je perpétue les saines traditions

Et les tribus s'installent ainsi du rez-de-chaus-

née au faite de l'établissement, à la grande jubilation de M. le curé, qui pourra se récréer en se livrant à la confection des quittances et des factures.

Vienne un malheureux, malade ou estropié, on le logera sous les combles et on le gavera de la desserte. Mais il ne faudrait pas qu'il s'avisât de donner le mot-d'ordre à ses pareils, car, hélas ! bonnes âmes ! dans ce vaste bâtiment construit avec votre argent pour les nécessiteux, le coin des nécessiteux est fort étroit.

En résumé, l'hospice Auclair est une vaste maison de rapport, qui n'a peut être rien coûté à son heureux propriétaire. C'est pourquoi on l'exempte des taxes qui pèsent sur les simples particuliers chargés de famille.

O logique ! ô charité ! ô *business* ! ô sainte bêtise humaine !

SIMPLEX.

N.B. — Cette réclame se trouvant insérée dans les colonnes gratuites du journal, ne donne absolument rien à l'administration.

s.

LES POLISSONS

Vendredi dernier, à l'assemblée conservatrice du Parc Sohmer, il s'en est fallu de bien peu que la soirée ne se terminât par une mêlée générale. Enfin, par un heureux concours de circonstances, cette honte nous a été épargnée.

Par malheur, nous n'avons pu nous soustraire à un scandale. Les orateurs conservateurs ont pu parler, sans doute, mais ils n'ont pu se faire entendre, ce qui est tout comme s'ils n'avaient pas pu parler.

Quels sont les auteurs de cette manœuvre déloyale ? Il est fort difficile de le savoir, et même de le supposer raisonnablement. Mais une constatation pénible s'impose aux bons libéraux : c'est que ces manifestations bruyantes ne se produisent jamais dans les assemblées libérales, alors qu'elles sont fréquentes dans les assemblées conservatrices.

Sans doute, on ne peut pas tirer de conclusion certaine de cette particularité, mais il est malheureux de constater que les conservateurs peuvent en tirer une morale facile à exploiter avec les électeurs consciencieux.

Les libéraux prétendent que les conservateurs jouent incessamment cette comédie, afin de pouvoir porter une accusation grave contre leurs adversaires, et les conservateurs attribuent ces désordres renouvelés aux libéraux,

La vérité est difficile à démêler, sinon impossible.

Ce qui est certain, c'est que ces scènes sont répugnantes, et que les polissons, les petits morveux — ce sont toujours des moutards — qui se livrent à cette indignité devraient être sortis des enceintes à coups de bottes dans les côtes.

Que les libéraux s'organisent : qu'ils créent une forte escouade de vigilants robustes, lesquels appliqueront la correction sus-indiquée avant l'expulsion, et, s'il est vrai que ce sont les conservateurs qui provoquent ces scandales pour en tirer profit, ils en seront pour leurs frais d'organisation.

Dans tous les cas, il est urgent que les libéraux prennent des mesures pour éviter la possibilité d'une nouvelle accusation de cette nature, fondée ou non fondée.

Il y va de l'avenir du parti.

LIBERAL.

VERITE ET VRAISEMBLANCE

Il n'y a pas de raison pour qu'on ne s'égaye pas de temps en temps au *RÉVEIL*, comme autre part ; le sérieux ordinaire de nos articles ne doit pas être ennemi d'une douce gaieté, et nous ne voyons pas pourquoi on se priverait de rire un peu. La vie est si courte !

Tout le monde connaît ce monologue fameux qui a pour titre ; *Le Hanneton* ; tout le monde en connaît le sujet, l'aventure étourdissante de ce bon jeune homme auquel un coléoptère fait souffrir le martyr, et qui ne se débarrasse de son tortionnaire qu'en secouant le contenant et le contenu par la fenêtre.

Que de fois je me suis tordu en entendant O'Rilly, et, plus tard, St-Louis, qui l'imitait très bien, nous raconter cette impayable aventure. Jamais je n'eusse pensé que cette invraisemblable aventure pût avoir une lueur de réalité. Et pourtant, tout arrive.

Voici ce que je lis dans le *Lyon Républicain* du 20 avril :

A l'arrivée en gare de Lyon-Perrace de l'express de Paris, un voyageur descendait hier matin de wagon avant l'arrêt. Il était correctement vêtu, mais n'avait pas de pantalon. Deux employés se mirent à sa poursuite sous le tunnel de Saint-Irénée, où il s'était réfugié, et le trouvèrent irréprochablement culotté.

Le voyageur a avoué que se trouvant seul dans son compartiment, il s'était dévêtu sous le tunnel pour secouer son inexpressible par la portière; un choc le lui avait arraché des mains. L'affaire n'a pas eu d'autres suites qu'une explosion d'hilarité.

Changez de milieu, et vous avez la scène de *Hanneton*. Allez donc maintenant parler d'in vraisemblance !

RIEUR.

Un Drole de Citoyen.

Un électeur zélé, de Québec, usant du droit que possède tout citoyen de faire porter sur les listes électorales les noms qui n'y figurent pas, a cru devoir faire porter sur les nouvelles listes les noms d'un assez grand nombre d'électeurs. Parmi ces noms on remarque ceux de quelques prêtres du Séminaire de Québec.

Les prêtres ont le droit de vote comme tous les autres citoyens, attendu qu'ils sont citoyens eux-mêmes. L'électeur qui a requis l'inscription des noms nouveaux a peut-être agi avec un peu trop de zèle, mais en définitive il a usé d'un droit et ne mérite pas le blâme que lui adresse M. J. C. K Laflamme dans une lettre adressée au greffier du conseil.

Du reste, voici cette lettre que nous empruntons à la *Vérité* :

25 avril 1896.

M. H. J. J. B Chouinard,
Greffier du Conseil de Ville, Québec.
Monsieur,

Je viens de m'assurer que les noms des prêtres du Séminaire ont été inscrits, cette année, pour la première fois, sur les listes électorales de Québec. Permettez-moi de vous faire remarquer que ceci a été fait absolument à notre insu.

Aucun prêtre du Séminaire ne savait qu'il fût question de nous dans les sphères électorales.

Notre surprise a été d'autant plus grande que nous avons vu nos noms insérés ainsi dans la liste des voteurs, à la demande de citoyens qui n'ont avec nous que des rapports très éloignés et qui n'auraient jamais trouvé tous nos noms, et d'autres personnes entièrement charitables ne les leur avaient communiqués.

Quelle que touchante que soit cette sollicitude à notre égard, nous croyons que nous sommes en état de faire valoir nous-mêmes nos droits politiques, lorsque à la demande de nos supérieurs ecclésiastiques la chose sera jugée nécessaire.

En attendant, pour ne pas déjuger la conduite passée du Séminaire, et pour enlever tout prétexte de croire que les prêtres de notre maison tiennent à se mêler de politique, je vous prie, au nom et avec l'assentiment de tous mes confrères de retrancher les noms de tous les prêtres du séminaire des listes électorales de Québec. Si, par impossible, quelqu'un veut y rester, il vous en fera lui-même, et *personnellement*, la demande. Soyez sûr que personne n'a jamais été autorisé à agir au nom des prêtres du Séminaire en cette matière, quelque soit la position sociale qu'il occupe.

Cette transcription de noms de prêtres que l'on ne connaît pas, avec lesquels on n'a aucun rapport, et cela sans aucun avertissement préalable, est une manière d'agir tellement leste pour ne pas dire impertinente, qu'on est surpris de la rencontrer même chez un cocher.

Espérant que vous acquiescerez à ma demande, je vous prie d'agréer l'expression de mes meilleurs sentiments.

Signé, J. C. K. LAFLAMME, prêtre,
Sup. Sém. de Québec

En vérité, nous ne comprenons pas cette protestation.

Si, par hasard, un indigne et ridicule laïque se permettait de contester le droit de vote aux prêtres, il n'y aurait pas assez de cailloux dans toute la Province pour lapider l'imbécile qui émettrait une pareille prétention. Et nous serions pas les derniers à nous joindre aux protestations.

Eh bien, l'acte de celui qui a demandé que les prêtres fussent portés sur les listes électorales ne peut rien avoir d'outrageant pour ces messieurs, au contraire.

Alors, d'où vient cette sainte fureur de M. J. C. K. Laflamme ? Est-elle sincère, cette fureur

Nous en doutons. Elle est trop éclatante, elle détonne.

Quand on voit les évêques lancer des mandements politiques à l'époque des élections ; quand tous les prêtres reçoivent des ordres relatifs aux instructions qu'ils devront donner aux fidèles à propos du choix à faire parmi les candidats, on s'étonne de lire des paroles comme celles-ci :

"... pour enlever tout prétexte de croire que les prêtres de notre maison tiennent à se mêler de politique..."

Ah ! ça, ces gens-là nous prennent donc pour de parfaits idiots ! Parce qu'ils se refusent à accomplir un devoir, celui de voter, ils s'imaginent que nous allons en conclure qu'ils ne se mêlent pas de politique !

Mais ils ne font que cela, de la politique ! Et ils en font même de si louche, de si ténébreuse, de si malpropre, qu'ils n'osent pas reconnaître qu'ils en font. Ils se cachent, ils s'abritent derrière la crosse et la mitre de Monseigneur, et, de là, tirent sur le peuple à boulets rouges.

Voyez-vous cette sommation de M. l'abbé Laflamme, en son nom et au nom de ses collègues, d'avoir à rayer les noms de prêtres portés sur les listes électorales ! Comme si les noms des citoyens portés sur ces listes étaient d'un voisinage trop compromettant pour ces délicats !

— Malheur ! dirait Gavroche.

Si vous ne voulez pas voter, si les devoirs civiques sont incompatibles avec votre état, messieurs les Sulpiciens et autres, imitez les mauvais citoyens et ne votez pas, mais ne faites pas les arrogants et les hypocrites en repoussant ce que des gens qui vous valent bien considèrent comme une gloire et comme un honneur.

Et surtout, puisque vous prétendez si fièrement que vous devez rester étrangers à la politique, n'en faites donc pas d'une façon occulte et ne vous rendez pas les complices complaisants des castors, ensoutannés ou non, qui font de la politique de partisans et de la politique d'escarcelle.

En un mot, ayez donc de la pudeur, vous qui prétendez tout diriger et tout avaler.

Et ça, voyez-vous, c'est un bon conseil que vous donne gratuitement un bon

CANADIEN.

Québec, 15 avril 1896.

Les Comités Electoraux

Les élections battent leur plein, les comités s'agitent, les organisateurs se bouculent, téléphonent, télégraphient, écrivent, discutent, ficellent, expédient, corrigent, etc.

Les ballots de littérature s'envoient dans toutes les directions : des courriers partent à tous les points de la province et tout ce monde-là est occupé. Combien y en a-t-il là dedans qui travaillent réellement ; qui rendent des services à leur parti ?

Bien peu, sûrement.

Et pourtant, le jour de la distribution et de la victoire, tout ce monde-là sera prêt à réclamer sa part.

Pour moi, je parle d'expérience, ces fameux comités m'ont l'air de riches mines de fainéants ; tandis que les pauvres travailleurs triment et patangent au sein des comités, soumis à toutes les intempéries et à tous les ennuis, mangeant mal, couchant mal, absorbant de mauvais tabac, buvant du whiskey frelaté, les mirliflors du parti en belles manchettes adressent des pamphlets.

Cet abus d'organisation centrale qui fait vivre aux dépens des partis toute une bande de jeunes farceurs trop insignifiants pour aller au feu, mais bons aux discours d'antichambre où ils exaltent leurs propres vertus et leurs nombreux services, rappelle assez bien une blague du siège de Paris qui s'était passée très sérieusement et très consciencieusement, comme d'ailleurs cela arrive toujours en pareil cas : les inutiles de cette espèce étant les derniers à s'apercevoir de leur sottise position.

C'était pendant le drame sanglant de 1870 ; la direction du *Rappel*, organe des Hugo, emportée par son ardeur patriotique, avait offert, aux applaudissements de la Cité, un canon à la défense nationale. Il était splendide, ce canon de bronze crânement installé dans la cour du journal où sa croupe resplendissait au soleil. Les intimes seuls étaient admis près du monstre d'airain. Les boulets étaient dans la cour, harmonieusement empilés et silencieusement menaçants.

Un jour de manœuvre, car la rédaction faisait la manœuvre, — dans la cour —, Victor Hugo, ac-

compagné de Vacquerie et de Meurice, venait d'entrer et d'admirer les braves canonniers. Soudain, le poète, nouveau Tyrtée, sent son corps tressaillir sous une inspiration puissante et au milieu d'un silence solennel retentirent ces paroles prophétiques qu'a recueillies un témoin de la scène.

"Que ce canon nous venge ! s'écria Victor Hugo, dont les yeux lançaient des éclairs. Qu'il venge les mères, les orphelins, les veuves ! les fils qui n'ont plus de pères, les pères qui n'ont plus de fils ? Qu'il venge la civilisation, qu'il venge l'honneur universel, la conscience humaine insultée par cette guerre abominable ! Que ce canon soit implacable, fulgurant et terrible, et quand les Prussiens l'entendront gronder, s'ils lui demandent : Qui es-tu ? qu'il réponde : "Je suis le coup de foudre, et je m'appelle : le canon du *Rappel*."

Meurice et Vacquerie étaient dans l'admiration ; la foule massée à l'entrée de la cour criait à tue-tête "Vive Hugo ! Mort aux Prussiens !"

Mais, par exemple, le canon restait là dans la cour... et la rédaction restait tranquillement à ses bureaux. Elle avait trouvé là un moyen aussi neuf qu'ingénieux de ne pas aller aux avant-postes où les pauvres garde-nationaux grelottaient et crevaient comme des mouches.

Eh, bien, pour moi, les emballeurs de brochures électorales me rappellent la rédaction du *Rappel* ; derrière leurs remparts d'imprimés, bien à l'abri de la pluie et des coups de dents des adversaires, ils ne parlent que de combats et ne rêvent que batailles, mais ils se gardent bien, par exemple, d'aller au feu.

N'empêche qu'on les entendra crier bien fort le jour où tout sera fini.

Quand donc mettra-t-on un terme à cette exhibition de travailleurs-en-chambre ?

ELECTEUR.

LE MEILLEUR MOYEN.

Ce qu'il y a de plus désagréable par ce temps, c'est de se mouiller les pieds ; on doit donc l'éviter avec soin. Si malgré cela on prend un rhume et que l'on tousse, il faut s'en guérir au plus vite. Le meilleur moyen est de prendre quelques doses du BAUME RHUMAL, le célèbre spécifique français. En vente partout, 25c les 15 doses. Partout.

AUTRE TEMPS, AUTRES FORMULES

Aux premiers temps de la conquête, dans la glorieuse époque des Cortès et des Pizarre, la colonisation avait adopté une formule qui résumait tout l'état d'âme d'une époque, tout le sentiment d'une race. Sa devise était : *Ense et aratro* par l'épée et par la charrue.

C'est sous cette égide que fut fondé le grand empire espagnol qui s'était élevé si haut pour tomber si bas ; c'est aussi la devise de Weyler à Cuba.

A ces époques farouches succédèrent des temps plus calmes et des hommes plus pratiques ; l'esprit et le négoce religieux avaient asservi le régime militaire et lui faisaient tirer les marrons du feu. Les colonies, les entreprises se multipliaient de toutes parts, fondées au prix du sang de milliers de soldats, et aussitôt le clergé s'installait sur ce sol encore fumant et fécondé de ce carnage ; il y plantait alors son étendard avec sa devise : *Cruce et aratro*, par la croix et par la charrue.

Cette dernière formule subsista avec opiniâtreté jusqu'à nos jours, surtout au Canada, où elle cadrait parfaitement avec tous les instincts accapareurs du clergé national. A tout instant, dans chaque fête religieuse et politique, on nous servait sur un plat la devise magique destinée à nous rappeler que la première part revenait à monsieur le curé.

Quelques loustics avaient même simplifié la formule à l'adresse des nouvelles couches et le jeune clergé n'évoquait plus l'antique dicton que sous la forme fin-de-siècle : *Emparons-nous du sol !* Naturellement, *nous* veut dire le clergé.

Il y a quelque temps, un riche Français, M. Ménier, se rendit acquéreur de l'île d'Anticosti, avec l'intention de la coloniser et de rendre productif cet îlot désert et fécond jusqu'à ce jour en naufrages seulement.

L'achat fut trompé dans tous les journaux comme un récit des "Mille et une nuits," et aussitôt on vit paraître la note susdite.

Apprenant qu'il allait se dépenser en travaux et améliorations sur l'île près de deux millions de piastres, les curés ont vite flairé l'aubaine. Allait-on employer tout cet argent-là sans les invi-

ter ? Ce serait trop fort, et ils s'empressèrent de rappeler leur existence ; et un écrivain libéral, dans un journal qui se dit libéral, se chargea de rappeler à M. Ménier qu'il y avait encore des curés au Canada, et que la première chose à faire avant d'engager des colons, c'était d'engager un ou des curés.

Les agents de M. Ménier, très malins, n'ont pas soufflé mot, mais ont serré prudemment leur argent, qu'ils sentaient fortement convoité. Ils ont engagé des colons et les ont embarqués pour leur île ; mais, sans curé.

A la place du curé, ils ont fait signer à chaque colon l'engagement formel de s'abstenir de boisson alcoolique.

Voilà qui est pratique.

Les Ménier ont trouvé la vraie formule de l'époque, la formule nouvelle de la colonisation canadienne : *Aqua et aratro*, par l'eau et par la charrue.

Que tous nos habitants adoptent la devise de l'eau et de la charrue, et avant peu la Province de Québec aura retrouvé ses forces et sa richesse.

C'est son seul salut.

CANNUCK.

DISTINGO !

Le *Witness* se prend, lui aussi, aux formules de la casuistique romaine, mais avec un remarquable à-propos.

On sait que les protestants de l'ouest de notre cité sont très excités à propos de la formation d'un groupe scolaire catholique appelé St. Grégoire-le-Thaumaturge — quel vilain nom ! — créée à leur insu et les englobant, bien qu'ils persistent à faire partie d'une autre division scolaire protestante.

Les protestants se trouvent ainsi forcés de payer des taxes à deux commissions, aux écoles protestantes dont ils se servent, et aux écoles catholiques dont ils ne se servent pas.

La commission catholique, avec l'appui de toute l'avocasserie castor, s'obstine à percevoir ces taxes qui, paraît-il, sont dans l'esprit de la loi, et les protestants, bons princes, au lieu de se fâ-

cher, constatent ironiquement, dans le rapport du Synode presbytérien, que "c'est là encore une preuve de la générosité dont les catholiques se vantent tant à l'égard des protestants de la Province de Québec."

Le *Witness* est intervenu dans la discussion, et, naturellement, il s'est fait malmener, mais, il a su se tirer d'affaire sur un *distingo* qui porte juste à la bonne place ;

" Il n'y a qu'une chose à relever dans ces colonnes pleines d'un mépris insolent pour les droits de la population protestante, c'est que l'on accuse le *Witness* de représenter les protestants comme victimes de la tyrannie catholique. Nous n'avons jamais dit cela. Ce que nous avons dit, c'est que les catholiques et les protestants sont également victimes du despotisme clérical.

VICTIME.

CONTES DE LA PRIMEVERE

RECIT DU MOINE

Par JEAN LORRAIN

Omer avait seize ans, il avait grandi dans le jeûne et la prière à l'ombre recueillie d'un cloître. Omer était fils de roi, mais tous les religieux ignoraient sa naissance. Des meurtres, des viols et des supplices avaient ensanglanté le palais de ses aïeux ; son père à peine égorgé par la main de ses deux frères, le dévouement d'un vieux serviteur avait sauvé l'enfant du massacre ; l'homme avait jeté le jeune prince sur un cheval, et détalant, bride abattue, de la ville incendiée où les partisans bataillaient encore, il avait, en trois jours, dévoré soixante lieues de plaines et de vallées pour venir tomber harassé, lui, le cheval et l'enfant, au seuil de ce vieux montier perdu dans les montagnes. Le cheval ne s'était pas relevé ; l'homme était mort dans les huit jours de la blessure d'une flèche qui l'avait atteint en fuyant ; quant à l'orphelin royal, le cloître l'avait recueilli. Vêtu d'une ample robe de laine blanche, où s'affilait sa sveltesse robuste, il peignait le long des journées, assis dans les rayons d'une étroite fenêtre, de délicates fleurs à rinceaux et

des trèfles héraldiques copiés d'après les marges de très antiques missels ; et, sous ses mains royales, de délicieuses arabesques fleuronées de calices de rêve naissaient et s'enroulaient, rehaussées d'azur et d'or, sur l'ivoire un peu jauni des parchemins.

Il suivait les religieux aux matines, servait parfois la messe au Père officiant et les soirs d'été, au crépuscule, s'attardait avec les autres novices à écouter quelque bohémien raconteur d'histoires, toléré pour une nuit dans l'ombre du couvent, mais c'était la distraction rare ; rare était le passage des compagnons de gai savoir par ces gorges abruptes et ces hautes aspinières où bruissait la plainte grondante d'éternels torrents. Une ombre froide tombée des montagnes pesait, comme un manteau de glace, sur l'étroite vallée, et des neiges étincelantes sur des cimes d'acier fermaient l'horizon.

C'était une retraite farouche, escarpée et sûre, et l'enfance proscrite du petit roi déchu y fleurissait, inconsciente, fervente et calme, tel un beau lis royal dans la cellule d'un moine centenaire, à l'abri des rumeurs et des dangers du monde.

Ses oncles usurpateurs continuaient à batailler et, rongés d'ambition et de criminelles convoitises, à agiter et à désoler le royaume de leurs misérables dissensions : le sang versé appelle le sang, et les deux voleurs de couronne, les deux rois fratricides se disputaient maintenant par le fer et le feu, à travers tous les pièges, toutes les embuscades et toutes les surprises, ce pitoyable pays tombé entre leurs mains.

Dieu prit-il un jour en pitié ce triste peuple dépecé et saignant entre les serres des aigles ? Mais, au bout de dix ans de luttes intestines, une imprévue tragédie de palais délivrait presque simultanément le pays. L'ainé des tyrans, Frédégild, mourait empoisonné de la main d'un de ses leudes, et cela dans Béziers assiégé depuis trois mois par son cadet Macduf, atteint des fièvres qui ravageaient son camp depuis les pluies d'automne et qui l'emportaient vingt-quatre heures après la fin tragique de Frédégild, au moment où, ravi de la sinistre nouvelle, il exultait sur son lit d'agonie et donnait l'ordre de lier l'assaut.

Et ce fut une allégresse dans tout le pays. Le glas des funérailles tintait encore dans les cathédrales que le peuple y entonnait des *Te Deum* ; des filles de rustres, hommes, femmes et enfants, processionnaient par les vallées, le front couronné de primevères, vers quelque humble madone de campagne, précédés les uns d'un diacre, les autres d'un simple clerc, tenant tous à aller rendre grâce à la *Notre Dame d'Aumône et de Secourance* qui les avait pitié enfin en pitié, et des grandes feux de joie s'allumèrent sur les montagnes.

Accoudé à la petite fenêtrée de sa cellule, le novice Omer les regardait mélancoliquement brûler ; il savait que deux rois étaient morts, les deux rois du royaume qui commençait en Aquitaine et se prolongeait en Espagne — un chevrier en avait apporté la nouvelle, il y avait quatre jours — mais que lui importaient ces rois féroces, ces deux soldats sanguinaires qu'il n'avait jamais connus, et ces luttes atroces par le fer et le poison qu'il ne devait jamais connaître, lui, âme blanche pareille à l'agneau du Seigneur, élevée dans l'ombre monacale et au cloître destinée ?

La nouvelle avait pourtant ému, et plus profondément qu'il n'eût pu le penser, le supérieur de la communauté : deux moines étaient partis immédiatement en mission, l'un vers l'archevêque de Burgos et l'autre vers celui de Pampelune. Depuis, quatre jours s'étaient déjà écoulés, et depuis quatre jours des feux brûlaient tous les soirs à mi-flanc du cirque des montagnes, incendiant les neiges des glaciers ; depuis quatre jours une impatience, une fièvre travaillaient tout le couvent où le jeune Omer sentait monter autour de lui une déférence inaccoutumée, une respectueuse et caressante bienveillance.

Et comme il regardait roser et s'empourprer dans la nuit la neige des cimes en ironnantes, des bruits de grelots et de hennissements le firent se pencher à la fenêtre et découvrir une file de mules caparaçonnées et montées par des moines. Il ne les avait jamais vus : plusieurs d'entre eux portaient des dalmatiques brillantes dont les reflets miroitaient et flambaient au reflet des feux allumés sur les monts ; des cuirasses étincelaient autour d'un vieillard tout courbé en avant et comme écrasé sous une mitre ; et des

hourras montaient de la vallée jusqu'aux murailles du calme monastère, soudain rempli de chuchotements effarés et de pas.

Puis, tout à coup, un grand silence se fit : le cortège était entré dans le couvent. Des bruits de sandales traînaient quelques minutes, le long des corridors, puis le monastère devint muet comme une tombe : tous les moines étaient descendus, convoqués au chapitre.

Au chapitre, à huit heures du soir, à l'heure de la prière accoutumée !... Et le novice intrigué écoutait à sa porte, ne comprenant pas.

Tout à coup, le lourd battant s'en ouvrait. C'était le supérieur lui-même, plus calme et plus grave que d'ordinaire, avec des yeux infiniment tristes. Sans même paraître remarquer la curiosité du jeune moine, il donnait l'ordre à Omer de le suivre. Ils descendaient tous deux dans la cour. Tous les religieux du couvent y étaient assemblés, têtes nues, et les bras croisés, autour du petit vieillard chancelant et cassé, coiffé d'une mitre, un évêque ; des faces farouches et casquées tenaient hautes des torches flambantes, car les feux des montagnes commençaient à s'éteindre et des chapes orfévrees reluisaient étrangement çà et là dans la foule.

" Bénissez-le, mon père, et puisse votre bénédiction l'inspirer ! " Et le supérieur ayant poussé Omer interdit sous les mains de l'évêque, l'emmenait presque aussitôt auprès de deux chevaux selés et bridés. Le supérieur enfourchrit l'un, Omer montait sur l'autre, et le novice et l'abbé s'engageaient sous le porche abbatial ouvert sur la campagne, au bruit des psaumes entonnés par les moines.

Ils chevauchèrent longtemps par la campagne : les vallées succédaient aux vallées, des torrents se précipitaient des hauteurs avec un fracas de vitres qu'on brise, et parfois ils longeaient d'étroits sentiers de chèvres surplombant des abîmes d'où montait une haleine de sépulcre. Depuis longtemps, les brasiers s'étaient éteints au flancs des hauts côtesaux et parfois leurs montures trébuchaient et l'on entendait des pierres tomber et rouler dans les gouffres, et le supérieur gardait le silence.

La lune montante éclaira enfin le paysage : une nappe d'argent baigna tout l'horizon et les

cimes des glaciers apparurent de givre sur le bleu froid du ciel. Le supérieur rapprocha sa monture de celle du jeune Omer et prit la parole.

Il lui raconta sa naissance, la mort inique et sanglante de son père, les atroces exploits de ses oncles et tous les forfaits de sa race, le règne de vingt rois agrandis par des dolis, des trahisons, des meurtres et des massacres ; la puissance éphémère de vingt pillards couronnés arrachée à la détresse, aux larmes, au sang et à la famine d'un peuple, puissance sacrilège et pourtant reconnue, dont la mort des deux derniers rois de sa race le faisait héritier.

Tout blême sous la lune, le novice écoutait. Ils étaient arrivés devant un immense champ assez haut situé dans la montagne et dévalant en pente douce vers un petit lac embrumé de vapeurs. Un cirque de glaciers l'entourait et, sous la blanche clarté lunaire, l'immense prairie en pente sommeillait mollement, émaillée, criblée à chaque touffe d'herbes de petites pensées sauvages, de singulières petites pensées jaunes et noires, que la lune faisait paraître de velours blanc.

Le supérieur s'arrêta : " Le premier de ta race, Clothéric, simple comte aventurier des Marches d'Aquitaine, traversait, il y a trois cents ans, ce champ. C'était par une nuit claire comme celle-ci. Deux anciens rois, dont la légende a perdu jusqu'aux noms, deux frères ennemis comme tes oncles, y avaient livré bataille,—bataille inutile, puisqu'ils s'y étaient tués l'un l'autre,—mais la prairie lunaire était encore toute blanche d'ossements : la terre les a dévorés depuis. Il y avait eu là une grande tuerie et ton aïeul, tout brave qu'il était, hésita devant cet immense ossuaire ; des carcasses de chevaux et des squelettes jonchaient partout la prairie funèbre ; mais à un crâne humain déjà verdi et rongé par la mousse, luisait dans l'ombre un cercle d'or. Clothéric, ton aïeul, mit pied à terre et se baissa pour les prendre, mais le cheval avait heurté de son sabot le crâne, et la tête ricanante roulait dans le lac, emportant la couronne.

" Clothéric plongeait la tête dans l'eau du lac y saisissait le cercle et, revenu sur la rive encouronnait sa tête en disant : " Je serai roi. " Il le fut.

" Prince Omer, songe à tous les morts qui dorment sous cette terre, songe aux crimes de ta race, aux meurtres du passé, à la fin de ton père et réponds si tu veux être roi comme lui.

" —Retournons au couvent, répondit le novice.

" —Le couvent ! Tu renonces ?

" —Retournons au couvent pour y prier pour eux et n'en jamais sortir. "

JEAN LORRAIN

SUR LE POUCE

Par GEORGES AURIOL

L'ART DRAMATIQUE
DANS LES HIGHLANDS

Je me flatte de connaître, sur le plateau de Ravignan, à une encâblure du Sacré-Cœur de Montmartre, un dramaturge de onze ans.

A l'instar de Victorien Sardou, il est coiffé d'un bérêt, et cette légère analogie me suffit.

Vers midi, notre jeune montagnard installe son minuscule guignol face à l'ouest, contre le tronc rigide d'un bec de gaz. A l'aide d'un fragment de charbon, il indique d'imaginaires gradins sur le trottoir. les numérote avec soin et crie : " Prenez vos places, s'il vous plait, messieurs et dames ! "

Les petits garçons, dont l'avenir est incertain, et les petites filles qui, dans quinze ans, seront assurément les plus jolies femmes de Paris, viennent s'asseoir là, selon la mode turque.

Lorsque les cadres sont remplis et que les éventails de papier-journal commencent à s'agiter, la toile se lève.

Le dernier spectacle auquel j'ai assisté était fort intéressant. L'affluence était telle, que j'ai dû partager avec un terre-neuve du quartier une place debout, que j'avais bel et bien payée un décime. Voici la pièce en question :

LES PUNAISES

La scène représente le cabinet du Propriétaire.

A droite un buffet. A gauche, une forêt vierge ornée d'une pendule empire. Ce luxe d'une pendule ancienne dans une forêt, et d'une forêt

vierge, dans un simple bureau, signale le Propriétaire comme un personnage considérable.

Le Propriétaire, *seul* — Quelle heure est-il ? (*Il regarde du côté de la forêt.*) Onze heures ! Oh ! oh ! c'est le moment de filer ! Si j'attends cinq minutes de plus, la bourgeoise va rentrer, et je ne pourrai pas encore aller prendre mon absinthe ! (*Avec un geste résigné.*) Oh ! là ! là ! quels crampons, ces femmes !

(*Bien qu'il n'y ait aucune porte apparente, on frappe.*)

Le Propriétaire — Entrez ! (*On frappe de nouveau.*) Mais entrez donc que je vous dis ! Vous avez donc du fromage de cochon dans les oreilles !

Entre M. Dujonc. Ou plutôt, non. M. Dujonc n'entre pas ; il sort du bois. Selon toutes probabilités, il y est allé pour prendre l'air d'abord, pour mettre sa montre à l'heure, secondement, et ensuite pour cueillir la fraise, le muguet ou quelque autre denrée printannière. Il est vêtu d'une blouse bleue, cravaté d'écarlate, et tient respectueusement à la main son haut-de-forme adonné d'une plume blanche. Il s'incline.

Le Propriétaire, *allant au devant de lui* — A qui ai-je l'honneur de parler, esvêpé ? C'est-il à l'ambassadeur de Madagascar ?

M. Dujonc — Je vous d'mande pardon, monsieur. Je suis Dujonc, le locataire du septième...

Le Propriétaire — Ah ! bon ! très bien ! J'vous r'mettais pas, Monsieur Dujonc. Et Madame Dujonc, el'e va bien, et la p'tite Dujonc, et le p'tit Dujonc ? Allons, tant mieux ! Et qu'est-ce qui vous amène, mon père Dujonc ?

M. Dujonc — Je viens vous faire une petite confidence, monsieur...

Le Propriétaire — Ah ! ah ! votre bourgeoise s'est trottée avec le coiffeur ?

M. Dujonc — Non. C'est autre chose. Je vais vous dire, Monsieur : C'est plein de punaises, chez moi.

Le Propriétaire, *gravement* — Des punaises ?

M. Dujonc — Oui.

Le Propriétaire, *plus gravement encore* — Et qu'est-ce que c'est que ces punaises-là ?

M. Dujonc — C'est le locataire d'avant moi qui

les a laissées. A preuve que le papier en est farci.

Le Propriétaire — Ah ! diable ! c'est le locataire d'a... (*récapitulant*) c'est le lo-ca-tai-re d'avant qui les a laissées... Ça, c'est grave.

M. Dujonc — Pourquoi ?

Le Propriétaire — Parce que je n'ai pas son adresse ; si je l'avais, on pourr'a s'arranger. Je lui écrirais, mais dans ces conditions-là, je ne peux rien décider... pour le moment.

M. Dujonc, *avec humeur* — Alors, moi, quoi qu'il faut que j' fasse avec les punaises ?

Le Propriétaire, *gravement* — Ecoutez, M. Dujonc, je suis un bon homme, moi, je ne demande qu'à tout arranger. Eh bien ! je crois que j'ai trouvé un joint. Patientez encore une quinzaine, trois semaines au plus... Si, d'ici là, l'ancien locataire n'est pas venu les réclamer, eh bien ! ma foi ! elles seront à vous, les punaises — et vous pourrez les garder. (*Rideau.*)

Le Sténographe,

GEORGES AURIOL.

SCRUPULES

La nuit dernière, je dormais profondément, quand je fus réveillé en sursaut par un grand bruit : quelque chose comme la chute d'un meuble dans la pièce voisine. En même temps, la pendule sonna quatre heures et mon chat se mit à miauler lamentablement. Je sautai à bas du lit et, vivement, sans précautions, avec un courage qu'explique seule l'ardeur de mes convictions conservatrices, j'ouvris la porte et pénétraï dans la pièce. Elle était toute éclairée, et ce que j'aperçus d'abord ce fut un monsieur, fort élégant, en tenue de soirée, décoré, ma foi ! et qui bourrait d'objets précieux une jolie valise en cuir jaune. La valise ne m'appartenait pas, mais les objets précieux étaient bien à moi, ce qui me parut une opération contradictoire et malséante, contre laquelle je me disposai à protester. Bien que ne connusse pas du tout ce monsieur, il avait pourtant un visage qui m'était familier, et comme on en rencontre sur les boulevards, au théâtre, dans les restaurants de nuit, un de ces visa-

ges corrects et soignés qui vous font dire de ceux à qui ils appartiennent : " Ca doit être un homme de cercle ! " Prétendre que je n'eusse pas le moindre étonnement de voir chez moi, à quatre heures du matin, un monsieur en habit et que je n'avais pas convié à y venir, cela serait exagéré. Mais cet étonnement ne se doublait d'aucun autre sentiment, frayeur ou colère, dont s'accompagnent ordinairement ces visites nocturnes. L'air d'élégance et de bonne humeur de ce clubman m'avait tout de suite rassuré, car, je dois le confesser, je ne m'attendais à rien de tel, et je craignais plutôt de me trouver face à face avec une horrible brute de cambrioleur, et qu'il fallût me livrer contre lui à des actes de violence défensive pour lesquels je ne me sens pas d'inclination et dont on ne sait pas comment ils finissent.

A ma vue, l'élégant inconnu s'était interrompu dans son travail, et avec un sourire d'une ironie bienveillante, il me dit :

— Excusez-moi, monsieur, de vous avoir si impoliment réveillé... Mais ce n'est pas tout à fait de ma faute... Vous avez des meubles bien sensitifs, vraiment, et que l'approche de la plus légère pince-monseigneur fait aussitôt tomber en pâmoison...

Je vis alors que la pièce était toute bouleversée : des tiroirs ouverts et vidés, des vitrines fracturées, un petit secrétaire où je cache mes valeurs et mes bijoux de famille, piteusement renversé sur le tapis... Un vrai pillage, enfin ! Et pendant que je faisais ces constatations, le trop matinal visiteur continuait de sa voix bien timbrée :

— Oh ! ce meubles modernes ! Comme ils ont l'âme fragile, n'est-ce pas ? Je crois qu'ils sont atteints, eux aussi, de la maladie du siècle, et qu'ils sont neurasthéniques, comme tout le monde...

Il eut un petit rire discret et charmant, qui ne me blessa pas, et où se révélait, à tout prendre, un homme de la meilleure éducation. Je me décidai à intervenir.

A qui ai-je l'honneur de parler ? fis-je, en suivant du regard moins inquiet les manœuvres du nocturne visiteur, tandis qu'un courant d'air, produit par les portes ouvertes, agitait ridiculement les pans de ma chemise.

— Mon Dieu ! répondit ce parfait gentleman sur un ton dégagé, mon nom vous serait peut-être, en ce moment, une trop vive surprise... D'ailleurs, ne pensez-vous pas qu'il vaut mieux réserver pour une occasion moins étrange une présentation que je souhaite prochaine et que, d'ailleurs, je puis vous l'avouer, je ne cherchais nullement, aujourd'hui. Je voudrais, si vous y consentez, garder le plus strict incognito.

— Soit, monsieur... Mais tout ceci ne m'explique pas...

— Ma présence chez vous, à une heure aussi exagérée, et dans ce désordre ?...

— C'est cela... Et je vous saurais gré...

— Comment donc ! acquiesça l'élégant inconnu... Votre curiosité est fort légitime, et je ne songe pas à m'y soustraire... Mais, pardon !... Puisque vous désirez que nous fassions un petit bout de causerie, ne pensez-vous pas qu'il serait prudent à vous, de passer une robe de chambre... Votre déshabillé me navre... Il fait froid ici... et l'on a vite attrapé la grippe en ces temps bizarres...

C'est juste... Veuillez donc m'excuser une minute...

— Faites, monsieur. Faites...

Je gagnai mon cabinet de toilette où j'endossai rapidement une robe de chambre, et je revins auprès de l'inconnu qui, durant ma courte absence, avait tenté de remettre un peu d'ordre dans la pièce encombrée de ses effractions.

— Laissez, monsieur, laissez, je vous prie... Mon valet de chambre rangera tout cela demain...

Je lui offris un siège, j'en pris un moi-même, et, ayant allumé un cigare, je lui dis, sur un ton encourageant :

— Monsieur, je vous écoute...

Le clubman eût pu se recueillir, comme font tous les héros du roman avant de conter leur histoire. Il évita cette banalité et, tout de suite, il commença :

— Monsieur je suis un voleur... un voleur professionnel... disons le mot, si vous le voulez, un cambrioleur... Vous l'aviez, sans doute, deviné ?

— Parfaitement !

— Cela fait honneur à votre perspicacité...

Donc, je suis un voleur. Je ne me suis décidé à embrasser cette position sociale qu'après avoir bien constaté que, elle était encore la plus franche, la plus loyale, la plus honnête de toutes... Le vol, monsieur, — et je dis le vol, comme je dirais le barreau, la littérature, la peinture, la médecine, — fut une carrière décriée, parce que tous ceux qui s'y destinèrent jusqu'ici ne furent que d'odieuses brutes, de répugnants vagabonds, des gens sans élégance et sans éducation. Or, je prétends lui redonner un lustre auquel elle a droit et faire du vol une carrière honorable, libérale, et enviée. Ne nous payons pas de mots, monsieur, envisageons la vie telle qu'elle est. Le vol est l'unique préoccupation de l'homme. On ne choisit une profession — quelle qu'elle soit, remarquez bien — que parce qu'elle nous permet de voler — plus ou moins — mais enfin de voler quelque chose à quelqu'un. Vous avez l'esprit trop avisé, vous savez trop bien ce que cache le fallacieux décor de nos vertus et de notre honneur, pour que je sois forcé d'appuyer mon dire d'exemples probatoires et de concluantes énumérations.

Ces paroles me flattaient trop dans mes prétentions — d'ailleurs, justifiées — à la psychologie, et à la connaissance des sciences sociales, pour que je ne les accueillisse point par un : " Evidemment ! " péremptoire et supérieur. L'élégant cambrioleur encouragé, poursuivit avec des gestes plus intimes et confidentiels :

— Je ne veux vous parler que de ce qui me concerne seul... Je serai très bref, du reste. J'ai débuté dans le commerce... Mais les sales besognes que, nécessairement, je dus accomplir, les ruses inalfélicieuses, les ignobles tromperies, les faux poids répugnèrent vite à mon instinctive délicatesse, à ma nature franche, empreinte de tant de cordialité et de tant de scrupules... je quittai le commerce pour la finance. La finance me dégoûta... Hélas ! je ne puis me plier à lancer des affaires inexistantes, à émettre de faux papiers et de faux métaux, à organiser de fausses mines, de faux isthmes, de faux charbonnages ! — Penser perpétuellement à canaliser l'argent des autres vers mes coffres, à m'enrichir de la ruine lente et progressive de mes clients, grâce à la vertu d'éblouissants prospec-

tus, et à la légalité de combinaisons merveilleuses, me fut une opération inacceptable, à laquelle se refusa mon esprit scrupuleux et ennemi du mensonge . . . Je pensai alors au journalisme . . . Il ne me fallut pas un mois pour me convaincre que à moins de se livrer à des chantages, pénibles et compliqués, le journalisme ne nourrit pas son homme . . . J'essayai de la politique . . .

Ici, je ne pus m'empêcher de pousser un rire sonore qui menaça de s'éterniser . . .

— C'est cela ! approuva le séduisant gentleman . . . N'en disons pas autre chose . . . Bref, j'épuisai ainsi tout ce que la vie publique ou privée peut offrir de professions sortables et de nobles carrières à un jeune homme actif, intelligent et délicat, comme je suis. Je vis clairement que le vol—de quelque nom qu'on l'affuble—était le but unique et l'unique ressort de toutes les activités, mais combien déformé, dissimulé et, par conséquent, combien plus dangereux ! Je me fis donc le raisonnement suivant : " Puisque l'homme ne peut pas échapper à cette loi fatale du vol, il serait beaucoup plus honorable qu'il le pratiquât loyalement et qu'il n'entourât pas son naturel désir de s'approprier le bien d'autrui d'excuses pompeuses, de qualités illusives et de titres redondants dont la parure euphémique ne trompe plus personne. " Alors, tous les jours, je volai, je pénétrai la nuit dans les intérieurs riches ; je prélevai, une fois pour toutes, sur les caisses d'autrui, ce que je juge nécessaire à l'expansion de mes besoins, au développement de ma personnalité humaine. Cela me demande quelques heures chaque nuit, entre une causerie au club, et un flirt au bal. Hormis ce temps, je vis comme tout le monde . . . Je suis d'un cercle ; j'ai de belles relations. Le ministre m'a décoré tout récemment . . . Et quand j'ai fait un bon coup, je suis accessible à toutes les générosités. Enfin, monsieur, je fais loyalement, directement, ce que tout le monde pratique par des détours tortueux et des voies d'autant plus ignominieuses que . . . Enfin, ma conscience délivrée ne me reproche plus rien, car, de tous les êtres que je connus, je suis le seul qui ait courageusement conformé ses actes à ses idées, et adapté hermétiquement sa nature à la signification mystérieuse de la Vie . . .

Les bougies palissaient, le jour entrait par les fentes des persiennes. J'offris à l'élégant inconnu de partager mon déjeuner du matin, mais il objecta qu'il était en habit, et qu'il ne voulait pas m'offusquer d'une telle incorrection.

OCTAVE MIRBEAU

Un peu d'esprit d'à-propos l'eût peut-être sauvé. Cet esprit qui manque parfois aux soldats, se retrouve, à en croire l'anecdote suivante, chez les agents de police :

Dans une rue de Moscou, le comte Tolstoï vit un jour un gorodovoï (agent de police) conduire en prison de façon moins que courtoise un ivrogne.

Scandalisé, l'écrivain s'adressa en ces termes au gorodovoï :

— Tu sais lire ?

— Oui.

— As-tu lu l'Évangile ?

— Oui.

— Tu devrais savoir que tu ne devrais pas faire à ton prochain ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit ?

Le gorodovoï regarde de haut en bas son interlocuteur et, retournant la conversation, il l'interrogea à son tour :

— Tu sais lire ?

— Oui.

— As-tu lu les instructions pour les gorodovoï ?

— Non.

— Lis-les, et seulement alors, nous reprendrons notre conversation.

*
*
*

Dans la rue :

Un superbe enterrement tient le haut du pavé, le corbillard écrasé sous les fleurs.

Une commère s'adresse à son voisin, un petit vieux qui a l'air de ne pas avoir de religion.

— Pardon, monsieur, savez-vous qui on enterre ?

Le monsieur réfléchit longtemps ; puis, montrant du doigt le clerc qui va disparaître :

— Je crois, madame, que c'est celui qui est dans la première voiture !

*
*
*

FEUILLETON

R O M E

PAR

EMILE ZOLA

V

Un soubassement de citadelle, une tour de vingt mètres de diamètres, pour y coucher une femme ! Et Pierre, s'étant retourné, aperçut distinctement, tout au bout de la rue superbe, éclatante, bordée des marbres de ses palais funèbres, le Palatin qui s'élevait au loin, dressant les marbres étincelants du palais des empereurs, l'énorme entassement des palais dont la toute-puissance dominait la terre.

Mais il eut un léger tressaillement : deux carabinières, qu'il n'avait point vus, dans ce désert, parurent entre les ruines. L'endroit n'était pas sûr, l'autorité veillait discrètement sur les touristes, même en plein midi. Et, plus loin, il fit une autre rencontre qui lui causa une grande émotion. C'était un ecclésiastique, un grand vieillard à la soutane noire, liserée et ceinturée de rouge, dans lequel il eut la surprise de reconnaître le cardinal Bocanera. Il avait quitté la route, il marchait avec lenteur dans la bande d'herbe, au milieu des hauts fenouils et des grands chardons ; et, la tête basse, parmi les débris de tombeaux que ses pieds frôlaient, il était tellement absorbé, qu'il ne vit même pas le jeune prêtre. Celui-ci, courtoisement, se retourna, saisi de le voir seul, si loin. Puis, il comprit, en découvrant, derrière une construction, un lourd carrosse, attelé de deux chevaux noirs, près duquel attendait, immobile, un laquais à la livrée sombre, tandis que le cocher n'avait pas même quitté le siège ; et il se souvenait que les cardinaux, ne pouvant marcher à pied dans Rome, devaient gagner en voiture la campagne, s'ils voulaient prendre quelque exercice. Mais quelle tristesse hautaine, quelle grandeur solitaire et comme mise à part, dans ce grand vieillard songeur, doublement prince, chez les hommes et chez Dieu, forcé d'aller ainsi au désert, au travers des tombes, pour respirer un peu l'air rafraîchi du soir.

Pierre s'était attardé pendant de longues heures, le crépuscule tombait, et il assista encore à un admirable coucher de soleil. Sur la gauche, la campagne devenait couleur d'ardoise, confuse, coupée par les arcades jaunissantes des aqueducs, barrée au loin par les monts Albains, qui s'évaporaient dans du rose ; pendant que, sur la droite, vers la mer, l'astre s'abaissait parmi de petits nuages, tout un archipel d'or semant un océan de braise mourante. Et rien autre, rien que ce ciel de saphir strié de rubis, au-dessus de l'infinie ligne plate de la campagne. Rien autre, ni un monticule, ni un troupeau, ni un arbre. Rien que la silhouette noire du cardinal Bocanera, debout parmi les tombeaux, et qui se détachait, grandie, sur la pourpre dernière du soleil.

Le lendemain de bonne heure, Pierre, pris de la fièvre de tout voir, revint à la voie Appienne, pour visiter les catacombes de Saint Calixte. C'est le plus vaste, le plus remarquable des cimetières chrétiens, celui où furent enterrés plusieurs des premiers papes. On monte à travers un jardin à demi-brûlé, parmi des oliviers et des cyprès ; on arrive à une mesure de planches et de plâtre, dans laquelle on a installé un petit commerce d'objets religieux ; et on y est, un escalier moderne, relativement commode, permet la descente. Mais Pierre fut heureux de trouver là des trappistes français, chargés de garder et de montrer aux touristes ces catacombes. Justement, un Frère allait descendre avec deux dames, deux Françaises, la mère et la fille, l'une adorable de jeunesse, l'autre fort belle encore. Et elles souriaient toutes deux, un peu épuvées pourtant, pendant qu'il allumait les minces bougies longues. Il avait un front bossué, une large et solide mâchoire de croyant têtue, et ses pâles yeux clairs disaient l'enfantine ingénuité de son âme.

— Ah ! monsieur l'abbé, vous arrivez à propos... Si ces dames le veulent bien, vous allez vous joindre à nous ; car trois Frères sont déjà en bas avec du monde, et vous attendriez longtemps... C'est la grosse saison des voyageurs.

Ces dames, poliment, inclinèrent la tête, et il remit au prêtre une des petites bougies minces. Ni la mère ni la fille ne devaient être des dévotes, car elles avaient eu un coup d'œil oblique sur la soutane de leur compagnon, brusquement sérieuses. On descendit, on arriva à une sorte de couloir très étroit :

— Prenez garde, mesdames, répétait le religieux en éclairant le sol avec sa bougie. Marchez doucement il y a des bosses et des pentes.

Et il commença l'explication, d'une voix aiguë, avec une force de certitude extraordinaire. Pierre était descendu silencieux, la gorge serrée, le cœur battant d'émotion. Ah ! ces Catacombes des premiers chrétiens, ces asiles de la foi primitive, que de fois il les avait rêvées, au temps innocent du séminaire ! et, dernièrement encore, pendant qu'il écrivait son livre, que de fois il y avait songé, comme au plus vénérable et au plus antique vestige de cette communauté des petits et des simples, dont il prêchait le retour ! Mais il avait le cerveau tout plein des pages écrites par les poètes, par les grands prosateurs, qui ont décrit les Catacombes. Il les voyait à travers ce grandissement de l'imagination, il les croyait vastes, pareilles à des villes souterraines, avec des avenues larges, avec des salles amples, capable de contenir des foules. Et dans quelle pauvre et humble réalité il tombait.

— Ah ! dame, oui ! répondait le Frère aux questions de la mère et de la fille, ça n'a guère plus d'un mètre, deux personnes ne passeraient pas de front... Et comment on a creusé ça ? Oh ! c'est fort simple. Une famille, une corporation funèbre ouvrait une sépulture, n'est-ce pas ? Eh bien ; elle creusait une première galerie, à la pioche, dans ce terrain qu'on appelle du tuf granulaire : une terre rougeâtre comme vous voyez, à la fois tendre et résistante, très facile à travailler, et absolument imperméable ; enfin, une terre faite exprès, qui a merveilleusement conservé les corps.

Il s'interrompit, montra, à la faible flamme de sa bougie, les cases creuses à droite et à gauche, dans les parois.

—Regardez, ce sont les *loculi*... Ils ouvraient donc une galerie souterraine, dans laquelle, des deux côtés, ils pratiquaient ces cases superposées, où ils couchaient les corps, le plus souvent enveloppés d'un simple suaire. Puis, ils fermaient l'ouverture avec une plaque de marbre, qu'ils cimentaient soigneusement... Dès lors, n'est-ce pas ? tout s'explique. Si d'autres familles se joignaient à la première, si la corporation s'étendait, ils prolongeaient la galerie au fur et à mesure qu'elle s'emplissait ; ils en ouvraient d'autres, à droite, à gauche, dans tous les sens ; même ils créaient un deuxième étage, plus profond... Tenez ! nous voici dans une galerie qui a bien quatre mètres de haut. Naturellement, on se demande comment ils pouvaient hisser les corps, à une pareille hauteur. Ils ne les hissaient pas, ils descendaient, au contraire, continuant à fouiller le sol davantage, dès que la rangée des cases d'en bas se trouvait pleine... Et c'est de la sorte qu'ici, par exemple, en moins de quatre siècles, ils ont creusé seize kilomètres de galeries, où plus d'un million de chrétiens ont dû être inhumés. Or, des Catacombes existent par douzaines, toute la campagne de Rome est ainsi trouée. Songez à cela et faites le calcul.

Pierre écoutait, saisi. Autrefois, il avait visité une fosse houillère, en Belgique, et il retrouvait ici les mêmes couloirs étranglés, la même pesanteur étouffante, un néant d'obscurité et de silence. Seules, les petites bougies étoilaient l'ombre épaisse, qu'elles n'éclairaient pas. Et il comprenait enfin ce travail de termites funéraires, ces trous de rats ouverts au hasard, poursuivis selon les besoins, sans art aucun, sans alignement, sans symétrie, au petit bonheur de l'outil. Le sol raboteux montait et descendait à chaque pas, les parois s'en allaient de biais, rien n'avait dû être fait au fil à plomb, ni à l'équerre. Ce n'était là qu'une œuvre de nécessité et de charité, de naïfs fossoyeurs de bonne grâce, des ouvriers illettrés, tombés à la maladresse de main de la décadence. Cela, surtout, devenait très sensible, dans les inscriptions et les emblèmes gravés sur les plaques de marbre. On aurait dit des dessins puérils que les gamins des rues traçaient sur les murs.

—Vous voyez, continuait le trappiste, le plus souvent, il n'y a qu'un nom ; parfois même pas de nom, et simplement les mots *in pace*... D'autres fois, il y a un emblème, la colombe de la pureté, la palme du martyre, ou bien le poisson, dont le nom grec est composé de cinq lettres, qui sont les initiales des cinq mots grecs : Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur des hommes.

Il approchait de nouveau la petite flamme, et l'on distinguait la palme, un seul trait central, hérissé de quelques autres petits traits, la colombe ou le poisson faits d'un contour, avec la queue figurée par un zigzag, l'œil par un point rond. Les lettres des inscriptions brèves s'en allaient de travers, inégales, déformées, la grosse écriture des ignorants et des simples.

Mais on était arrivé à une crypte, à une sorte de petite salle, où l'on avait retrouvé les tombeaux de plusieurs papes, entre autres celui de Sixte II, un

saint martyr, en l'honneur duquel on y voyait une inscription métrique superbe, placée là par le pape Damase. Puis, dans une salle voisine, aussi étroite, un caveau de famille décoré plus tard de naïves peintures murales, on montrait la place où l'on avait découvert le corps de sainte Cécile. Et l'explication continuait, le religieux commentait les peintures, en tirait avec force la confirmation irréfutable de tous les sacrements et de tous les dogmes, le baptême, l'eucharistie, la résurrection, Lazare sortant du tombeau, Jonas rejeté par la baleine, Daniel dans la fosse aux lions, Moïse faisant jaillir l'eau du rocher, le Christ sans barbe des premiers âges accomplissant des miracles.

—Vous voyez bien, répétait-il, tout est là, ça n'a pas été préparé, et rien n'est plus authentique.

Sur une question de Pierre, dont l'étonnement augmentait, il convint que les catacombes étaient primitivement de simples cimetières et qu'aucune cérémonie religieuse n'y était célébrée. Plus tard seulement, au quatrième siècle, quand on honora les martyres, on utilisa les cryptes pour le culte. De même, elle ne devinrent un lieu de refuge que pendant les persécutions, aux époques où les chrétiens durent en dissimuler les entrées. Jusque-là, elles étaient restées librement, légalement ouvertes. Et telle était l'histoire vraie : des cimetières de quatre siècles, devenus des lieux d'asile et ravagés pendant les troubles, honorés ensuite jusqu'au huitième siècle, dépouillés alors de leurs saintes reliques, puis tombés dans l'oubli, bouchés par les terres, enfouis pendant plus de sept cents ans, dans une telle insouciance, que les premiers travaux de recherches, au quinzième siècle, les remirent à la lumière comme une extraordinaire trouvaille, un véritable problème histotique dont on n'a eu le dernier mot que de nos jours.

—Veuillez vous baisser, mesdames, reprit complaisamment le Frère. Vous voyez, dans cette case, un squelette auquel on n'a point touché. Il est là depuis seize à dix-sept cents ans, et cela vous permet de bien comprendre comment on touchait les corps... Les savants disent que c'est une femme, sans doute une jeune fille... Le squelette était absolument complet, l'année dernière encore. Mais, vous le voyez, le crâne est défoncé. C'est un Américain qui l'a cassé d'un coup de canne pour bien s'assurer que la tête n'était pas fausse.

Ces dames s'étaient penchées, et leurs pâles visages, à la faible lumière dansante, exprimèrent une pitié mêlée d'effroi. La fille surtout, si frémissante de vie, avec sa bouche rouge, ses grands yeux noirs, apparut un instant, pitoyable et douloureuse. Et tout retomba dans l'ombre, les petites bougies se relevèrent, continuèrent, promenées le long des galeries, dans les ténèbres lourdes. Durant une heure encore, la visite se poursuivit, car le guide ne faisait pas grâce d'un détail, aimant certains coins, fouetté de zèle, comme s'il eût travaillé au salut des touristes.

Et Pierre suivait toujours, et une transformation profonde se passait en lui. Peu à peu, à mesure qu'il voyait et comprenait, sa stupeur première de trouver la réalité si différente de l'embellissement des conteurs et des poètes, sa désillusion de tomber dans ces trous de taupé, si pauvrement, si grossièrement creusés

au fond de cette terre rougeâtre, se changeaient en une émotion fraternelle, en un attendrissement qui lui bouleversait le cœur. Et ce n'était pas la pensée des quinze cents martyrs, dont les os sacrés, avaient reposé là. Mais quelle humanité douce, résignée et bercée d'espérance dans la mort ! Pour les chrétiens, ces basses galeries obscures n'étaient qu'un lieu temporaire de sommeil, S'ils ne brûlaient pas les corps, comme les païens, s'ils les enterraient, c'était qu'ils avaient pris aux Juifs leur croyance à la résurrection de la chair ; et cette idée heureuse de sommeil, de bon repos après une vie juste, en attendant les récompenses célestes, faisait la paix immense, le charme infini de la noire cité souterraine. Tout y parlait de nuit noire et silencieuse, tout y dormait en une immobilité ravie, tout y patientait jusqu'au lointain réveil. Quoi de plus touchant que ces plaques de terre cuite ou de marbre, ne portant pas même un nom, uniquement gravées des mots *in pace*, en paix ! Etre en paix enfin, dormir en paix, espérer en paix le ciel futur, après la tâche faite ! Et cette paix, elle paraissait d'autant plus délicieuse qu'elle était goûtée dans une profonde humilité. Sans doute, les fossoyeurs creusaient au hasard, avec des irrégularités d'ouvriers maladroits, les artistes ne savaient plus graver un nom, ni sculpter une palme ou une colombe. Tout art avait disparu. Seulement, quelle voix de jeune humanité s'élevait de cette pauvreté et de cette ignorance ! Des pauvres, des petits, des simples, le peuple pullulant couché, endormi sous la terre, pendant que le soleil, là-haut, continuait son œuvre. Une charité, une fraternité dans la mort : l'époux et l'épouse souvent couchés ensemble, avec l'enfant à leurs pieds ; le flot débordant des inconnus qui noyaient le personnage, l'évêque, le martyr ; la plus touchante des égalités, celle de la modestie au fond de toute cette poussière, les cases pareilles, les plaques sans un ornement, la même ingénuité et la même discrétion confondant les rangées sans fin de têtes ensommeillées. C'était à peine si les inscriptions se permettaient des louanges, et combien prudentes, combien délicates : les hommes sont très dignes, très pieux, les femmes sont très douces, très belles, très chastes. Un parfum d'enfance montait, une tendresse illimitée et si largement humaine, la mort de la primitive communauté chrétienne cette mort qui se cachait pour revivre et qui ne rêvait plus l'empire du monde.

Et, brusquement, Pierre vit se dresser dans son souvenir les tombeaux de la veille, ces tombeaux fastueux qu'il avait évoqués aux deux bords de la voie Appienne, qui étalaient au plein soleil l'orgueil dominateur de tout un peuple. Ils éclataient d'une ostentation superbe, avec leurs dimensions colossales, leur entassement de marbres, leurs inscriptions indiscrètes, leurs chefs-d'œuvre de sculpture, des frises, des bas-reliefs des statues. Ah ! cette avenue de la mort pompeuse, en pleine campagne rase, menant comme une voie de triomphe à la ville reine, éternelle, quel contraste extraordinaire, lorsqu'on la comparait à la cité souterraine des chrétiens, cette cité de la mort cachée, très douce, très belle, très chaste ! Ce n'était plus que du sommeil, de la nuit voulue et acceptée, toute une résignation sereine, à qui il ne coûtait rien de se confier au bon repos de l'ombre, en attendant

les béatitudes du ciel ; et il n'était pas jusqu'au paganisme mourant, perdant de sa beauté, cette maladresse de main des ouvriers ingénus, qui n'ajoutât au charme de ces pauvres cimetières, creusés loin du soleil, dans la nuit de la terre. Des millions d'êtres s'étaient couchés humblement dans cette terre forcée comme par des fourmis prudents, y avaient dormi leur sommeil durant des siècles, l'y dormiraient encore, mystérieux, bercés de silence et d'obscurité, si les hommes n'étaient venus déranger leur désir d'oubli, avant que les trompettes du jugement eussent sonné la résurrection. La mort avait alors parlé de la vie, rien ne s'était trouvé plus vivant, d'une vie plus intime et plus émue, que ces villes enfouies des morts sans nom, ignorés et innombrables. Tout un souffle immense en était sorti autrefois, le souffle d'une humanité nouvelle, qui allait renouveler le monde. Avec l'humilité, avec le mépris de la chair, avec la haine terrifiée de la nature, l'abandon des jouissances terrestres, la passion de la mort qui délivre et ouvre le paradis, un autre monde commençait. Et le sang d'Auguste, si fier de sa pourpre au soleil, si éclatant de souveraine domination, sembla un moment disparaître, comme si la terre nouvelle l'avait bu, au fond de ses ténèbres sépulcrales.

Le Frère insista pour montrer à ces dames l'escalier de Dioclétien ; et il leur en conta la légende.

—Oui, un miracle. . . . Sous cet empereur, des soldats poursuivaient des chrétiens, qui se réfugiaient dans ces catacombes ; et lorsque les soldats s'entêtèrent à les y suivre, l'escalier se rompit, tous furent précipités. . . . Les marches sont effondrées aujourd'hui encore. Venez voir, c'est à deux pas.

Mais ces dames étaient brisées, envahies à la longue d'un tel malaise par ces ténèbres et ces histoires de mort, qu'elles voulurent absolument remonter. D'ailleurs, les minces bougies tiraient à leur fin, et ce fut pour tous un éblouissement, lorsqu'on se retrouva en haut dans le soleil, devant la petite boutique d'objets pieux. La jeune fille acheta un presse-papier, un morceau de marbre sur lequel était gravé le poisson, le symbole de Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur des hommes.

L'après-midi du même jour, Pierre tint à visiter la basilique de Saint-Pierre. Il n'en connaissait encore, pour l'avoir traversée en voiture, que la place grandiose, avec son obélisque et ses deux fontaines, dans le cadre vaste de la colonnade du Bernin, cette quadruple rangée de colonnes et de piliers, qui lui fait une ceinture de majesté monumentale. Au fond, la basilique s'élève rapetissée et alourdie par sa façade, mais emplissant le ciel de son dôme souverain.

Sous le soleil brûlant des pentes s'étendaient, cailloutées, désertes, des marches basses se succédaient, usées et blanchies ; et Pierre, tout au bout, entra. Il était trois heures, de larges rayons tombaient des hautes fenêtres carrées, une cérémonie, des vêpres sans doute, commençait dans la chapelle Clémentine, à gauche. Mais il n'entendit rien, il ne fut que frappé par l'immensité du vaisseau. A pas lents, les yeux en l'air, il en parcourut les dimensions démesurées. C'étaient, dès l'entrée, les bénitiers géants, avec leurs Anges gras comme des Amours ; c'était la nef centrale, la colossale voûte en berceau, décorée de cais-

sons ; c'étaient surtout, à la croisée, les quatre piliers cyclopéens qui soutiennent le dôme ; c'étaient encore les transepts et l'abside, dont chacun est à lui seul vaste comme une de nos églises. Et la pompe orgueilleuse, le faste éclatant, écrasant, le saisissait aussi : la coupole, pareille à un astre, resplendissant des tons vifs et des ors de mosaïques ; le baldaquin somptueux, dont le bronze a été pris au Panthéon, et qui couronne le maître-autel érigé sur le tombeau même de saint Pierre, où descend le double escalier de la Confession, qu'éclairent les quatre-vingt-sept lampes, éternellement allumées ; les marbres, enfin, une profusion, une prodigalité de marbres extraordinaire, des marbres blancs, des marbres de couleur, étalés, entassés. Ah ! ces marbres polychromes dont le Bernin a eu la folie luxueuse : le dallage splendide où tout l'édifice se reflète ; le revêtement des piliers ornés de médaillons représentant les papes, alternant avec la tiare et les clefs, que portent des anges joufflus ; les murs surchargés d'attributs, parmi lesquels se répète partout la colombe d'Innocent X ; les niches avec leurs statues colossales, d'un goût baroque ; les loges et leurs balcons, la rampe de la Confession et son double escalier, les autels riches et les tombeaux plus riches encore ? Tout, la grande nef, les bas-côtés, les transepts, l'abside, étaient en marbre, suivaient le marbre, rayonnaient de la richesse du marbre, sans qu'on pût trouver un coin, large comme la paume de la main, qui n'eût pas l'ostentation insolente du marbre. Et la basilique triomphait, indiscutée, reconnue et admirée pour être l'église la plus grande et la plus opulente du monde, l'énormité dans la magnificence.

Pierre marchait toujours, errait par les nefs, regardait, accablé, sans rien distinguer encore. Il s'arrêta un instant devant le saint Pierre de bronze, à la pose raidie, hiératique, sur son socle de marbre. Quelques fidèles s'approchaient, baisant le pouce du pied droit : les uns l'essuyaient pour le baiser ; les autres, sans l'essuyer, le baisaient, appuyaient le front, puis le baisaient de nouveau. Et il retourna ensuite dans le transept de gauche, où sont les confessionnaux. Des prêtres y restent à demeure, prêts à confesser en toutes les langues. D'autres attendent, armés d'une longue baguette ; et ils frappent légèrement le crâne des pécheurs qui s'agenouillent, ce qui procure à ceux-ci trente jours d'indulgence. Mais très peu de monde était là, les prêtres occupaient leur attente, écrivaient, lisaient, comme chez eux, dans les étroites caisses de bois. Et il se retrouva devant la Confession, intéressé par les quatre-vingt-sept lampes, scintillantes ainsi que des étoiles. Le maître-autel, où le pape seul peut officier, semblait avoir une mélancolie hautaine de solitude, sous le baldaquin gigantesque effleuré, dont la main-d'œuvre et la dorure ont coûté plus d'un demi-million. Puis, le souvenir lui revint de la cérémonie qu'on célébrait dans la chapelle Clémentine, et il s'étonna, car il n'entendait absolument rien. Il la crut finie, il voulut s'en assurer. Alors, à mesure qu'il se rapprocha, il saisit un souffle léger, comme un air de flûte qui venait de loin. Cela grandissait, il ne reconnut un chant d'orgues que lorsqu'il fut devant la chapelle. Des rideaux rouges, tirés devant les fenêtres, tamisaient le soleil ; et elle était

ainsi toute rougeoyante d'une clarté de fournaise, toute sonore d'une musique grave. Mais combien perdue, combien réduite dans l'immensité du vaisseau pour qu'à soixante pas on ne distinguât même plus ni les voix, ni le grondement des orgues.

En entrant, Pierre avait cru l'église complètement vide, immense et morte. Puis, il s'était aperçu de la présence de quelques êtres, devinés au loin. Du monde se trouvait là, mais si espacé, si rare, que cela était comme s'ils n'étaient pas. Des touristes s'égarèrent, les jambes lasses, leur Guide à la main. Au milieu de la grande nef, un peintre avec son chevalet, ainsi que dans une galerie publique, prenait une vue. Tout un séminaire français défila ensuite, conduit par un prélat qui expliquait les tombeaux. Mais ces cinquante, ces cent personnes ne comptaient pas, faisaient à peine l'effet, par la vaste étendue, de quelques fourmis noires égarées, cherchant leur route avec effarement. Et, dès lors, il eut la sensation nette d'une salle de gala géante, d'une véritable salle des pas perdus, dans un palais de réception démesuré. Les larges nappes de soleil qu'y versaient les hautes fenêtres carrées, sans vitraux, l'éclairaient d'une lumière aveuglante, la traversaient de part en part d'une gloire. Pas un banc, pas une chaise, rien que le dallage superbe et nu, à l'infini, un dallage de musée, qui miroitait sous la pluie dansante des rayons. Aucun coin de recueillement, pas un coin d'ombre, de mystère, pour s'agenouiller et prier. Partout la clarté vive, l'éblouissement d'une souveraineté et d'une somptuosité de plein jour. Et lui, dans cette salle d'opéra, si déserte, allumé d'un tel flamboiement d'or et de pourpre, qui arrivait avec le frisson de nos cathédrales gothiques, où des foules obscures sanglotent parmi la forêt des piliers ! lui qui apportait le souvenir endolori de l'architecture et de la statuaire émaciées du moyen âge, tout à me, au milieu de cette majesté d'apparat, de cette pompe énorme et vide, qui était tout corps ! Vainement, il chercha une pauvre femme à genoux, un être de foi ou de souffrance, dans un demi-jour de pudeur, s'abandonnant à l'inconnu, causant avec l'invisible, bouche close. Il n'y avait toujours là que le va-et-vient lassé des touristes, l'air affairé des prélats menant les jeunes prêtres aux stations obligatoires ; tandis que les vêpres continuaient, dans la chapelle de gauche, sans que le bruit en parvint aux oreilles des visiteurs, à peine une onde confuse, le branle d'une cloche descendu du dehors, à travers les voûtes.

EMILE ZOLA

(A suivre)

PRENEZ DU BAUME RHUMAL.

C'est le conseil que donnent à leurs parents, amis et connaissances, tous ceux qui ont soigné un rhume opiniâtre, une toux persistante ou une bronchite chronique en prenant du BAUME RHUMAL. Si vous voulez être guéris vite et bien, n'en prenez pas d'autre. Populaire par ses vertus et son prix modéré. 25 cts. En vente partout.

Papier de Toilette...

En rouleaux et en paquets de 5c à 10c.

- "HOUSEHOLD" 400 feuilles brochées, 5c. le paquet.
 "PILGRIM" 600 feuilles brochées, 10c. le paquet, \$1 la doz.
 "REGINA" 1000 feuilles brochées, 15c. le paquet, \$1.50 la doz.
 "CRESCENT" Rouleaux Hygiéniques perforés, 10c. le rouleau, \$1.00 la douzaine.

CES MARQUES SONT LES MEILLEURES MAIS NOUS EN AVONS DE
 ... TOUTES SORTES. ...

DEMANDEZ DES ECHANTILLONS.

MORTON, PHILLIPS & CIE,

Montreal

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE
 CONTRE LE FEU
 ET SUR LA VIE

Capital.....	\$15,000,000
Fonds Investis.....	53,053,710
Fonds Investis en Canada.....	5,200,000
Revenu Annuel.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.,

Directeurs Ordinaires. — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montreal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Épargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés.

Bureau Principal en Canada:

78 St.-François-Xavier, Montréal.

Téléphone Bel. No. 310.

GUSTAVE FAUTEUX,

AGENT POUR MONTRÉAL
 ET LES ENVIRONS

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie
 Commerciale, (limitée), et publié par Aris-
 tide Filatreault au No. 30 rue St-Gabriel,
 Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS
 AVOCATS

Chambres 613 et 614, Bâtisse de la New
 York Life, 11 Place d'Armes, Montréal
 Téléphone 1521

S. S. Burroughs W. Herbert Burroughs

Arthur GLOBENSKY,
 AVOCAT.

1586½ Rue NOTRE-DAME

J. A. DROUIN,
 AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place
 d'Armes, Chambres 315 et 316
 Téléphone 2243

MAPLE CARD & PAPER CO.,



Marchands de
 Papier en Gros.

14 STE-THERÈSE,

12 VAUDREUIL,

TEL. 2267.

MONTRÉAL

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

Spécialité de 1615 rue Notre-Dame
 Publications Artis-
 tiques et Littéraires.
 Achat et vente de
 Livres d'occasion...
 MONTRÉAL



For information and free Handbook write to
 MUNN & CO., 361 Broadway, New York.
 Oldest bureau for securing patents in America.
 Every patent taken out by us is brought before
 the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the
 world. Splendidly illustrated. No intelligent
 man should be without it. Weekly, \$3.00 a
 year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO.,
 PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinete et de Solfege
 221—RUE CRAIG—221

POUR RELIER LES FASCICULES
 "NAPOLEON"

Nous avons fait faire une étampe toute spéciale: ceux
 qui ont l'intention de faire relier leurs fascicules feraient
 bien de venir voir un échantillon de notre reliure à nos
 bureaux, ou demander notre agent qui ira le leur
 montrer.

JOHN LOVELL & SON,
 25 Rue St. Nicolas.

"LE SUN"



Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siège Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président.

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

||
..... ||

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1894 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

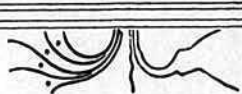
O. Leger,



GÉRANT DU DÉPARTEMENT FRANÇAIS

POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTRÉAL.

AVIS AU PUBLIC



Les abonnés du RÉVEIL sont priés de faire une propagande active en faveur du journal. Depuis l'augmentation du format, nous avons déjà reçu un grand nombre de nouveaux abonnés, et nous espérons que la hausse va continuer à se faire sentir.

Veillez nous adresser les noms de vos amis qui désireraient s'abonner.

Adressez vos lettres au directeur du RÉVEIL,

 Boîte 2184, MONTREAL.